

Le tabou de la virginité

Peu de particularités de la vie sexuelle des peuples primitifs nous paraissent aussi étranges que la façon dont ils apprécient la virginité, le fait que la femme est intacte.

Le prix que le prétendant attache à la virginité nous paraît établi et comme allant de soi si bien que nous sommes presque embarrassés lorsque nous devons fonder ce jugement.

En exigeant que la jeune fille lorsqu'elle se marie avec un homme n'apporte pas de souvenirs de relations sexuelles qu'elle aurait eues avec un autre, on ne fait rien d'autre que de prolonger logiquement le droit de possession exclusive d'une femme qui constitue l'essence de la monogamie et d'étendre ce monopole au passé.

Il ne nous est pas difficile alors de justifier, de par nos opinions sur la vie amoureuse de la femme, ce qui paraissait au premier abord un préjugé. Celui qui a apaisé le premier le désir amoureux de la jeune fille longtemps et péniblement retenu et a vaincu, de ce fait, les résistances qu'avaient érigées en elle les influences de son milieu et de son éducation celui-là établit avec elle une liaison durable qui ne pourra plus s'établir avec aucun autre homme. Sur la base de cette expérience la femme entre dans un état de sujétion qui garantit sa possession permanente et tranquille et la rend capable de résister aux impressions nouvelles et aux tentations étrangères.

C'est à Krafft-Ebing que l'on doit l'expression «sujétion sexuelle»; il l'a choisie en 1892 pour décrire le fait qu'une personne peut acquérir un taux particulièrement élevé d'assujettissement et de dépendance vis-à-vis d'une autre personne avec laquelle elle entretient un commerce sexuel.

Cette sujétion peut incidemment mener très loin, jusqu'à ce qu'on perde toute indépendance de la volonté et jusqu'à ce qu'on tolère de sacrifier le plus sévèrement son propre intérêt; pourtant l'auteur n'a pas manqué de le souligner, pour qu'une liaison dure un certain temps il faut qu'il y ait absolument un certain degré d'assujettissement.

En fait ce degré de sujétion sexuelle est indispensable pour que se maintienne le mariage civilisé et que soient contenues les tendances polygames qui le menacent; dans notre communauté sociale, ce facteur rentre régulièrement en ligne de compte.

Krafft-Ebing fait remonter l'origine de la sujétion sexuelle à la rencontre entre « amour et faiblesse de caractère d'une intensité exceptionnelle » d'une part et égoïsme sans limites d'autre part. Mais l'expérience analytique ne permet pas de se contenter de cette simple tentative d'explication. On peut reconnaître plutôt comme facteur décisif la grandeur de la résistance sexuelle qui a été surmontée à laquelle s'ajoutent la concentration et le caractère d'unicité du processus qui a permis de la surmonter.

Aussi la sujétion est incomparablement plus fréquente et plus intense chez la femme que chez l'homme et chez celui-ci, d'autre part, elle est plus fréquente de nos jours qu'elle ne le fut dans l'Antiquité. Dans les cas où nous avons pu étudier cette sujétion sexuelle chez l'homme elle nous est apparue comme le résultat du fait qu'une certaine femme avait surmonté l'impuissance psychique de cet homme qui lui était alors resté attaché. Ceci semble expliquer beaucoup de mariages insolites et plus d'un grave destin tragique.

Ce n'est pas décrire comme il faut le comportement des peuples primitifs, dont nous parlerons maintenant, que de dire qu'ils n'accordent aucune valeur à la virginité, et d'en voir pour preuve le fait qu'ils font déflorer les jeunes filles en dehors du mariage et avant tout rapport sexuel. Il semble bien plutôt que pour ces peuples aussi la défloration est un acte très important, mais qu'elle est devenue chez eux l'objet d'un tabou, d'un interdit qu'il faut qualifier de religieux. Au lieu de réserver au fiancé le futur époux de la jeune fille, l'accomplissement de cet acte l'usage veut *qu'il lui soi évité*.

Il n'est pas dans mon dessein de rassembler exhaustivement les témoignages littéraires de l'existence de cet interdit, d'en suivre l'extension géographique et de dénombrer toutes les formes sous lesquelles il se manifeste.

Je me contenterai donc de constater qu'il est très fréquent chez les peuples primitifs d'aujourd'hui de rencontrer cette suppression de l'hymen en dehors du mariage qui aura lieu par la suite.

Pour expliquer ce tabou de la virginité, on peut envisager divers facteurs que je vais exposer rapidement.

En règle générale, lors de la défloration de la jeune fille il y a perte de sang; la première tentative d'explication repose sur la crainte des primitifs qui tiennent le sang pour le siège de la vie.

De multiples prescriptions qui n'ont rien à voir avec la sexualité, témoignent de ce tabou du sang. Il est manifestement lié à l'interdiction du meurtre et forme une protection contre la soif du sang originelle, le désir de meurtre de l'homme des origines.

Dans cette conception, on réunit le tabou de la virginité au tabou de la menstruation qui ne fait presque jamais défaut. Le primitif ne peut séparer le phénomène énigmatique de l'écoulement menstruel de représentations sadiques.

Il interprète la menstruation tout du moins la première menstruation, comme la morsure d'un animal surnaturel et peut-être comme le signe d'un rapport sexuel avec cet esprit.

Il est très souvent possible de reconnaître dans cet esprit celui d'un ancêtre : nous comprenons alors, en nous référant à d'autres connaissances, que la jeune fille est tabou en tant qu'elle est la propriété de l'esprit de cet ancêtre.

Mais, d'un autre point de vue nous sommes avertis de ne pas surestimer l'importance d'un facteur tel que la crainte du sang. Ce facteur n'a pas permis, en effet, de réprimer des coutumes telles que la circoncision du garçon et celle encore plus cruelle de la fille (excision du clitoris et des petites lèvres) qui sont parfois pratiquées par ces mêmes peuples; il n'a pas permis non plus de supprimer la valorisation qui est faite d'autres cérémonies où l'on verse du sang. Il ne faudrait donc pas s'étonner que cette crainte soit surmontée au profit de l'époux lors de la première cohabitation.

Une deuxième explication se détourne également du domaine sexuel, mais elle a une grande portée dans le domaine général. Elle allègue que le primitif est la proie d'une disposition anxieuse persistante et toujours à l'affût, tout à fait semblable à celle dont nous soutenons

l'existence pour les personnes atteintes de névrose d'angoisse dans notre théorie psychanalytique des névroses.

Cette disposition anxieuse se révélera plus violemment dans des circonstances qui s'écartent d'une façon ou d'une autre de l'habituel en apportant quelque chose de nouveau, d'inattendu d'incompris d'inquiétant.

C'est de là que provient le cérémonial, qui s'étendra largement dans les religions ultérieures, cérémonial lié au début de tout nouvel exercice au commencement de toute période temporelle, au premier rejeton de l'homme de l'animal ou de la plante. Les dangers dont se croit menacé l'anxieux ne répondent jamais si fort à son attente qu'au début de la situation dangereuse et c'est alors seulement qu'il convient de s'en protéger.

Le premier rapport sexuel dans le mariage étant donné son importance, revendique sûrement d'être amorcé par ces mesures de précaution. Ces deux tentatives d'explication celle qui se base sur la crainte du sang et celle qui se base sur l'angoisse des prémices ne se contredisent pas l'une l'autre mais, au contraire elles se renforcent réciproquement. Le premier rapport sexuel est certes un acte lourd de conséquences, il l'est d'autant plus si le sang doit y couler. Une troisième explication, celle que Crawley préfère nous fait remarquer que le tabou de la virginité fait partie d'un contexte qui embrasse la vie sexuelle tout entière. Ce n'est pas seulement le premier coït avec la femme qui est tabou : tous les rapports sexuels le sont.

On pourrait presque dire que la femme dans son entier est tabou. La femme n'est pas seulement tabou dans les situations particulières qui découlent de sa vie sexuelle : menstruation, grossesse, délivrance et couches; même en dehors de cela, les rapports avec la femme sont soumis à des restrictions si sérieuses et si nombreuses que nous avons toutes les raisons de mettre en doute la prétendue liberté sexuelle des sauvages.

Il est vrai que dans certains cas la sexualité des primitifs ne connaît aucune inhibition; elle apparaît pourtant d'habitude comme enserrée dans des interdits plus forts que ceux des stades plus civilisés. Dès que l'homme entreprend quelque chose de particulier : une expédition une chasse, une guerre il doit se tenir à l'écart de la femme et surtout des rapports sexuels avec elle; s'il ne le faisait pas ses forces se verraient paralysées et il courrait à un échec. On ne peut méconnaître aussi dans les coutumes de la vie quotidienne une tendance à maintenir les sexes séparés. Les femmes vivent avec les femmes, les hommes avec les hommes; il n'y a pour ainsi dire pas de vie familiale - au sens où nous l'entendons - dans de nombreuses tribus de primitifs.

La séparation va parfois si loin qu'un sexe ne doit pas prononcer les noms des personnes de l'autre sexe et que les femmes créent leur langage avec un vocabulaire particulier. Le besoin sexuel peut rompre à chaque fois de nouveau cette séparation, mais pour beaucoup de tribus les rencontres mêmes entre les époux doivent avoir lieu en dehors de la maison et se dérouler secrètement.

Là où le primitif a posé un tabou, c'est qu'il redoute un danger et on ne peut rejeter le fait que toutes ces prescriptions d'évitement trahissent une crainte essentielle à l'égard de la femme. Peut-être ce qui fonde cette crainte c'est le fait que la femme est autre que l'homme, qu'elle

apparaît incompréhensible, pleine de secret, étrangère et pour cela ennemie. L'homme redoute d'être affaibli par la femme, d'être contaminé par sa féminité et de se montrer alors incapable.

L'effet endormissant, détendant du coït peut être le prototype de cette inquiétude et si cette angoisse s'étend, cela est justifié par le fait qu'on perçoit l'influence que la femme acquiert sur l'homme par les rapports sexuels, la considération qu'elle

commande alors. Dans tout ceci il n'est rien qui aurait vieilli, rien qui ne soit valable de nos jours encore.

De nombreux observateurs des primitifs qui vivent encore aujourd'hui ont estimé que la tendance amoureuse des primitifs est relativement faible et n'atteint jamais l'intensité que nous sommes habitués à lui voir chez les hommes civilisés. D'autres ont rejeté cette appréciation; en tous les cas, les coutumes de tabou que l'on a dénombrées attestent l'existence d'une puissance qui s'oppose à l'amour, parce qu'elle écarte la femme comme étrangère et ennemie.

....

ce sont justement les petites différences dans ce qui se ressemble par ailleurs qui fondent les sentiments d'étrangeté et d'hostilité entre les individus. Il serait tentant, en prolongeant cette vue, de faire dériver de ce « narcissisme des petites différences » l'hostilité qui, nous le constatons, combat victorieusement, dans toute relation humaine, le sentiment de solidarité et terrasse le commandement d'amour universel entre tous les êtres humains.

La psychanalyse croit avoir deviné qu'une pièce capitale motivant l'attitude de rejet narcissique, mêlé de beaucoup de mépris, de l'homme à l'égard de la femme doit être attribuée au complexe de castration et à l'influence de ce complexe sur le jugement porté sur la femme.

Nous remarquons toutefois que ces dernières considérations nous ont entraîné loin de notre thème. Le tabou général de la femme ne jette aucune lumière sur les prescriptions spéciales concernant le premier acte sexuel avec une jeune fille particulière. Nous sommes renvoyés alors aux deux premières explications celle de la crainte du sang et celle de la crainte des prémices dont nous devons dire qu'elles ne vont pas au cœur du précepte tabou en question. Il a pour base, manifestement, le dessein de *refuser ou d'épargner au futur époux* quelque chose que l'on ne peut justement pas séparer du premier acte sexuel, quoique, comme nous l'avons montré au début de cet article, de ce rapport lui-même devrait découler un lien particulier de la femme à cet homme-là.

Nous n'avons pas pour tâche, cette fois, de discuter de l'origine et de la signification dernière des prescriptions taboues. Cela, je l'ai fait dans mon ouvrage « Totem et tabou »; j'y ai reconnu qu'une ambivalence originaires était la condition du tabou et j'ai défendu l'idée qu'il est né des processus préhistoriques qui ont conduit à fonder la famille humaine. On ne peut plus reconnaître cette signification première dans les coutumes de tabou qui sont observées de nos jours

par les primitifs. Nous oublions trop facilement que les peuples les plus primitifs eux aussi vivent dans une civilisation très éloignée des temps archaïques, une civilisation aussi vieille dans le temps que la nôtre et qui correspond elle aussi à un stade de développement plus tardif, quoique différent du nôtre.

Nous trouvons chez les primitifs d'aujourd'hui que le tabou est déjà tissé dans la trame d'un système habile tout à fait semblable à celui qui se développe dans les phobies des névrosés à de vieux motifs ont été substitués des nouveaux qui s'accordent harmonieusement avec eux. En nous écartant de ces problèmes génétiques, nous voulons revenir à l'idée que le primitif met un tabou là où il redoute un danger. Ce danger est, d'une façon générale, un danger psychique car le primitif n'est pas contraint de faire ici deux discriminations qui nous paraissent inévitables.

Il ne distingue pas le danger matériel du danger psychique ni le réel de l'imaginaire. Dans sa conception animiste et logique du monde, tout danger prend bien sa source dans le dessein hostile d'un être animé qui lui ressemble, qu'il s'agisse du danger menaçant provenant d'une force naturelle ou de celui provenant d'hommes ou d'animaux. D'autre part, ce primitif est habitué à projeter dans le monde extérieur ses propres motions internes d'hostilité, à les imputer ainsi aux objets qu'il ressent comme désagréables ou seulement comme étrangers. Alors, la femme aussi est reconnue comme une source de dangers et le premier acte sexuel avec elle représente un danger particulièrement intense.

Or je pense que nous obtiendrons quelques éclaircissements sur ce qu'est ce grand danger et ce pourquoi il menace le futur époux justement, en étudiant plus rigoureusement le comportement dans les mêmes circonstances des femmes de notre stade de civilisation et qui vivent de nos jours. J'avance que le résultat de cette étude sera qu'il existe réellement un danger et que le primitif donc, se défend par le tabou de la virginité contre un danger qu'il pressent à juste titre, même si c'est un danger psychique.

Nous estimons qu'il est normal que la femme, après le coït, au comble de la satisfaction, serre l'homme dans ses bras et nous y voyons une expression de sa gratitude et de son engagement de sujétion durable. Mais nous savons qu'il est nullement de règle que le premier rapport lui aussi soit suivi de ce comportement. Très souvent, il ne signifie pour la femme qu'une déception; la femme reste froide et insatisfaite et il faut d'habitude plus de temps, la répétition fréquente de l'acte sexuel pour que, pour la femme aussi, s'instaure la satisfaction.

Il y a toute une série de cas qui vont de cette frigidité du début des relations, frigidité passagère, au pénible résultat d'une frigidité bien installée qu'aucun effort de tendresse de l'homme ne parvient à surmonter. Je crois qu'on n'a pas suffisamment compris cette frigidité de la femme et que, mis à part le cas où elle est à mettre à la charge de l'impuissance de l'homme, il faut l'expliquer autant que possible par des phénomènes qui lui sont proches.

Je ne ferai pas appel ici aux tentatives si fréquentes de fuir le premier rapport sexuel parce qu'il faut les comprendre de diverses manières et avant tout, sinon toujours, comme l'expression de la tendance générale de la femme à se défendre. Je crois, par contre, que certains cas pathologiques jettent une lumière sur l'énigme de la frigidité féminine; je parle des cas dans lesquels après le premier rapport et même à chaque nouveau rapport, la femme exprime ouvertement son hostilité envers l'homme, en l'injuriant, en levant la main sur lui, ou en le battant pour de bon.

C'est ce qui se passait dans un cas étonnant de ce type, cas que j'ai pu soumettre à une analyse profonde, alors que cette femme aimait beaucoup son mari, qu'elle avait coutume d'exiger elle-même le coït et qu'elle y trouvait sans erreur possible une grande satisfaction.

Je pense que cette curieuse réaction contraire est la conséquence des mêmes motions qui ne peuvent habituellement s'exprimer que par la frigidité, c'est-à-dire qui sont capables d'empêcher la réaction de tendresse sans pouvoir cependant s'exprimer en elles-mêmes.

Dans le cas pathologique, ce qui dans la frigidité, de beaucoup plus fréquente, se réunit dans un effet d'inhibition, se sépare pour ainsi dire en ses deux composantes, tout à fait comme cela se passe, nous le savons depuis longtemps, dans les symptômes dits «diphases» de la névrose obsessionnelle.

Le danger que crée le fait de déflorer la jeune fille consiste en ce qu'on s'attire son hostilité et le futur époux a justement intérêt à se soustraire à une telle inimitié.

L'analyse nous permet maintenant aisément de deviner quelles sont les motions qui participent à l'établissement de ce comportement paradoxal dans lequel je m'attends à trouver l'explication de la frigidité.

Le premier coït actionne une série de motions qui ne sont pas utilisables pour l'attitude féminine souhaitée et dont quelques-unes ne reparaitront plus dans les rapports ultérieurs.

On pensera en premier lieu à la douleur que la défloration inflige à la jeune fille et on sera peut-être tenté de tenir ce facteur pour décisif et de ne pas en rechercher d'autres.

Mais il n'est pas juste d'attribuer une telle signification à la douleur et il faut plutôt voir à sa place une blessure narcissique qui naît de la destruction d'un organe et qui trouve un représentant rationnel dans la conscience même d'une diminution de la valeur sexuelle de la femme déflorée.

Cependant les coutumes nuptiales des primitifs nous mettent en garde contre une telle surestimation. Nous avons appris que dans de nombreux cas le cérémonial a deux phases après la déchirure (manuelle ou instrumentale) de l'hymen il y a un coït officiel ou un simulacre de rapport avec le représentant de l'époux; ceci nous avertit que le sens de la prescription taboue ne réside pas tout entier dans le fait d'éviter la défloration anatomique et qu'il faut éviter à l'époux quelque chose d'autre encore que la réaction de la femme à la blessure douloureuse.

Nous trouvons une autre raison de la déception dans le premier coït dans le fait que chez la femme civilisée au moins l'attente et l'accomplissement ne concordent pas. Jusque-là le rapport sexuel était très fortement associé à un interdit; pour cette raison le rapport légal et permis n'est pas ressenti comme la même chose.

La profondeur de cette association apparaît de façon presque comique dans la tendance qu'ont tant de fiancées à cacher à tous les étrangers et même à leurs parents leur nouvelle relation amoureuse alors qu'aucune nécessité ne le commande et qu'il n'y a aucune opposition à craindre.

Les jeunes filles disent souvent que leur amour perd à leurs yeux de la valeur si d'autres l'apprennent. Parfois ce motif peut être si puissant qu'il empêche tout développement de l'amour dans le mariage.

La femme ne retrouve sa faculté de tendresse que dans une liaison qui n'est pas permise et qui doit rester secrète, la seule où elle soit certaine d'agir de sa propre volonté sans avoir subi d'influences.

Pourtant, ce motif non plus ne va pas assez loin; de plus lié aux conditions de civilisation il ne permet pas de faire une bonne comparaison avec l'état des primitifs. Le facteur suivant basé sur l'histoire du développement de la libido n'en est que plus significatif.

Les efforts de l'analyse nous ont appris combien les tout premiers placements de la libido sont réguliers et puissants. Il s'agit là de désirs sexuels maintenus depuis l'enfance; la plupart du temps, il s'agit chez la femme de fixation de la libido au père ou au frère qui lui sert de substitut.

Il était assez fréquent que ces désirs visent autre chose que le coït ou ne l'incluent que comme un but imprécis. L'époux n'est pour ainsi dire toujours qu'un substitut ce n'est jamais l'homme véritable c'est un autre qui a marqué le premier la capacité amoureuse de la femme et dans les cas typiques Cet autre c'est le père, lui n'est tout au plus que le second.

Il s'agit maintenant de savoir combien cette fixation est intense et quelle ténacité il lui faut avoir pour que soit rejeté l'homme-substitut, en tant qu'étant incapable de satisfaire la femme. La frigidité dépend donc es conditions génétiques de la névrose.

Plus l'élément psychique est puissant dans la vie sexuelle de la femme, plus la répartition de sa libido se montrera capable de résister au choc du premier acte sexuel, moins sera fort l'effet de la prise de possession physique de cette femme.

La frigidité peut ainsi se fixer en tant qu'inhibition névrotique ou servir de base de développement à d'autres névroses et l'affaiblissement même modéré de la puissance de l'homme peut aussi entrer fortement en ligne de compte, à titre d'auxiliaire.

L'usage des primitifs qui veut qu'on confie à un vieillard, à un prêtre, à un saint homme, bref à un substitut du père (voir plus haut), la défloration, semble tenir compte du motif d'un désir sexuel ancien. Il me paraît qu'une voie directe conduit de cette réalité au *lus primae noctis* du seigneur du Moyen Age, dont on a tant discuté.

A. J. Storfer a défendu la même position et il a de plus interprété cette institution très répandue qu'est le mariage à la Tobie (l'usage de s'abstenir durant les trois premières nuits) comme la reconnaissance de la prérogative du patriarche.

C. G. Jung l'avait déjà interprétée ainsi. Nous ne sommes donc pas surpris de trouver parmi les succédanés du père chargés de la défloration l'image même des dieux. Dans de nombreuses régions de l'Inde, la nouvelle mariée devait sacrifier son hymen au lingam en bois et, selon ce que rapporte saint Augustin, la même coutume existait dans le cérémonial nuptial romain de son temps, avec cette différence que la jeune femme n'avait qu'à s'asseoir sur le phallus géant en pierre de Priape.

Un autre motif se rapporte à des couches encore plus profondes. Il est le principal responsable de la réaction paradoxale contre l'homme et à mon avis son influence s'exprime encore dans la frigidité de la femme.

Le premier coït active chez la femme d'autres motions encore que celles que nous avons déjà décrites, des motions qui s'opposent surtout à la fonction et au rôle féminins.

L'analyse de nombreuses névrotiques nous a appris qu'elles passent au début de leur vie par un stade où elles envient leur frère qui possède un signe de masculinité dont le défaut chez elle (ou plus exactement sa réduction) fait qu'elles se sentent lésées et négligées. Nous rangeons cette envie du pénis dans le complexe de castration.

Si l'on entend comme «viril» le fait de vouloir être un homme, on peut qualifier ce comportement de protestation virile, qualification forgée par Adler pour proclamer que ce facteur est un agent de la névrose en général.

Dans cette phase, il est fréquent que les petites filles ne se cachent pas de leur envie et de l'hostilité qui en découle envers leur frère plus favorisé elles essayent aussi d'uriner debout comme leur frère pour plaider leur prétendue égalité.

Dans le cas que j'ai cité d'une agression sans réserve après le coït envers l'homme pourtant aimé, j'ai pu établir que cette phase s'était déroulée avant le premier choix objectal. Ce n'était que plus tard que la libido de la petite fille s'était tournée vers son père et ce qu'elle avait souhaité alors au lieu du pénis, c'était un enfant.

Je ne serais pas surpris de trouver dans d'autres cas une succession en ordre inverse de ces motions et de voir ce morceau du complexe de castration ne prendre effet qu'après que le choix objectal se soit effectué.

Mais la phase virile de la femme celle où elle envie le garçon pour son pénis, est plus ancienne dans l'histoire de son évolution et est plus proche du narcissisme originaire que l'amour objectal.

Il y a quelque temps, le hasard m'a donné l'occasion d'étudier le rêve d'une jeune mariée, rêve que l'on pouvait reconnaître comme une réaction à sa défloration. Il trahissait sans contrainte le désir qu'avait la femme de châtrer son jeune époux et de conserver pour elle le pénis de ce dernier.

On pouvait bien sûr en donner une interprétation plus innocente en disant qu'elle désirait prolonger et répéter l'acte; seuls quelques détails du rêve allaient au-delà de cette signification et le caractère ainsi que le comportement ultérieur de la rêveuse témoignaient en faveur de l'interprétation la plus sévère.

Derrière cette envie du pénis se révèle maintenant l'amertume hostile de la femme envers l'homme, amertume qu'il ne faut jamais complètement négliger dans les rapports entre les sexes et dont les aspirations et productions littéraires de nos émancipées présentent les signes les plus évidents.

Ferenczi la fait remonter (j'ignore s'il est le premier à le faire) dans une spéculation paléobiologique, jusqu'à l'époque de la différenciation des sexes. Au début, pense-t-il, la copulation avait lieu entre deux individus de même espèce dont l'un cependant s'est développé davantage et a contraint le plus faible à supporter l'union sexuelle.

L'amertume due à cette infériorisation se retrouve dans le comportement actuel de la femme. Je pense que l'on ne peut reprocher à quelqu'un de se servir de telles spéculations tant qu'il évite de les surestimer.

Après avoir dénombré les motifs de la réaction paradoxale de la femme à la défloration réaction qui persévère à l'état de trace dans la frigidité on peut dire en résumé que la *sexualité immature* de la femme se décharge sur l'homme qui lui fait connaître le premier acte sexuel.

Ainsi le tabou de la virginité prend tout son sens et nous comprenons la prescription qui cherche à éviter de tels dangers à l'homme qui doit entrer dans une vie commune durable avec cette femme.

A de plus hauts stades de civilisation l'appréciation de ce danger cède la place à la promesse de sujétion et sûrement aussi à d'autres motifs et à d'autres attraits : la virginité est considérée comme un bien auquel l'homme ne doit pas renoncer.

Mais l'analyse des désaccords conjugaux montre que les motifs qui poussent la femme à se venger de sa défloration ne sont pas non plus tout à fait éteints dans la vie mentale de la femme civilisée.

Je pense que tout observateur doit être frappé par le fait que dans un nombre considérable de cas la femme reste frigide dans son premier mariage et s'y sent malheureuse, tandis qu'après la rupture de celui-ci elle devient pour son second mari une épouse heureuse et tendre.

La réaction archaïque s'est en quelque sorte épuisée sur le premier objet. D'ailleurs le tabou de la virginité n'a pas complètement disparu de notre vie civilisée.

L'âme populaire le connaît et des poètes en ont parfois fait usage. Anzengruber expose dans une comédie comment un jeune paysan ingénu s'abstient d'épouser la fiancée qui lui est destinée parce que c'est «ne garce qui coûtera la vie à son premier».

Il consent pour cette raison à ce qu'elle en épouse un autre et la prendra donc lorsque, veuve, elle devient inoffensive. Le titre de la pièce *Le venin de la pucelle* nous rappelle que les charmeurs de serpents laissent d'abord les serpents venimeux mordre dans un mouchoir pour pouvoir ensuite les manipuler sans danger.

Le tabou de la virginité ainsi qu'une partie de sa motivation a trouvé sa plus puissante description dans une figure dramatique comme la Judith de la tragédie de Hebbel, *Judith et Holopherne*.

Judith est une jeune femme dont la virginité est protégée par un tabou. Son premier mari a été paralysé lors de la nuit de noces par une mystérieuse angoisse et n'a plus osé depuis lors l'approcher. Ma beauté est celle de la belladone, dit-elle. En jouir c'est être frappé de délire ou de mort.

Le général assyrien assiégeant sa ville elle projette de le séduire et de le perdre par sa beauté utilisant ainsi un motif patriotique pour cacher un motif sexuel. Après avoir été déflorée par cet homme puissant célèbre par sa force et son manque de délicatesse, elle puise dans son indignation la force de lui trancher la tête et devient ainsi la libératrice de son peuple.

Nous savons bien que la décapitation est le substitut symbolique de la castration; ainsi Judith est la femme qui châtie l'homme qui l'a déflorée, comme le voulait aussi le rêve de la jeune mariée que j'ai exposé.

C'est intentionnellement que Hebbel a sexualisé le récit apocryphe de l'Ancien Testament, car dans le texte biblique Judith peut se glorifier de n'avoir pas été souillée et il n'est pas fait allusion à sa sinistre nuit de noces.

Grâce à sa fine sensibilité de poète sans doute il a ressenti le très vieux motif qui sous-tendait le récit tendancieux et n'a fait que restituer au sujet son ancien contenu.

Dans une excellente analyse L. Sadger a montré comment Hebbel a été déterminé pour le choix de son sujet par son propre complexe parental et comment il en vint à prendre régulièrement le parti de la femme et à épouser les motions les plus secrètes de son âme.

Il cite aussi les motifs que l'auteur a donnés pour les transformations qu'il a fait subir au sujet et il les qualifie à juste titre de spécieux, il dit qu'ils sont destinés à ne justifier qu'extérieurement mais à cacher fondamentalement ce dont le poète était lui-même inconscient.

Je ne toucherai pas à l'explication donnée par Sadger des raisons pour lesquelles la Judith veuve de la Bible devait devenir une vierge veuve. Il indique qu'il est dans le dessein des fantasmes enfantins de nier les rapports sexuels entre les parents et de faire de la mère une vierge intacte.

Mais j'ajouterai ceci : une fois que le poète a établi la virginité de son héroïne, son imagination sympathisante s'est attardée sur la réaction d'hostilité déclenchée par l'atteinte à la virginité.

Nous pouvons donc conclure ainsi : la défloration n'a pas seulement pour conséquence culturelle de lier de façon durable la femme à l'homme; elle délie aussi une réaction archaïque d'hostilité contre l'homme, réaction qui peut prendre des formes pathologiques se manifestant assez fréquemment par des phénomènes d'inhibition dans la vie amoureuse du couple et à laquelle on peut attribuer le fait que les seconds mariages sont souvent meilleurs que les premiers.

L'étrange tabou de la virginité la crainte à laquelle l'époux chez les primitifs obéit en évitant la défloration trouvent dans cette réaction hostile leur pleine justification.

Il est alors intéressant qu'on puisse en tant qu'analystes rencontrer des femmes chez lesquelles s'expriment les deux réactions opposées de sujétion et d'hostilité qui sont restées étroitement reliées l'une à l'autre.

Il y a des femmes qui paraissent en plein désaccord avec leur mari mais dont les efforts pour le quitter ne peuvent que rester vains. Chaque fois qu'elles cherchent à accorder leur amour à un autre homme l'image du premier, qui n'est pourtant plus aimé inhibe cette tentative.

L'analyse montre que ces femmes se trouvent encore dans une réaction de sujétion vis-à-vis de leur premier mari mais ce n'est plus par tendresse.

Elles ne peuvent s'en libérer parce qu'elles n'ont pas perpétré sur lui leur vengeance; dans les cas frappants, leur motion de vengeance n'est même pas parvenue à la conscience.

Additif à "Totem et Tabou"

"les tabous seraient des prohibitions très anciennes qui auraient été autrefois imposées de l'extérieur à une génération d'hommes primitifs (...) Ces prohibitions portaient sur des activités qu'on devait avoir une forte tendance à accomplir"

"(Les peuples primitifs) ont adoptés à l'égard de la prohibition tabou une attitude ambivalente ; leur inconscient serait heureux d'enfreindre ces prohibitions, mais ils craignent de le faire ; et ils le craignent parce qu'ils voudraient le faire , et la crainte est plus forte que le désir. Mais, chez chaque individu faisant parti du peuple, le désir est aussi inconscient que chez le névrosé." (p. 43 édition petite bibliothèque payot)

"On a pas encore trouvé de peuple auquel manque la croyance aux esprits" (p. 107)

Freud applique les instruments qu'il a mis au point pour la psychanalyse (refoulement, oedipe, névrose...) à "la vie sociale des peuples primitifs". La tentative est de découvrir comment ont pu naître les tabous (interdictions sociales sans fondement apparents), qui persistent encore dans nos sociétés sous des formes évoluées.

Le premier chapitre "la peur de l'inceste", rappelle que cette transgression est le seul interdit que l'on retrouve dans toutes les sociétés. Il explique aussi comment des sociétés primitives sont organisés en "totems", c'est à dire groupe familiaux (le totem est héréditaire) prenant pour symbole un animal, une plante, un élément naturel... La fonction principale de ces totems est de produire une "exogamie totémique" qui impose de prendre pour femme quelqu'un d'un autre totem. Cette norme sociale est un exemple de tabou.

La deuxième partie aborde la nature du tabou. Freud fait le parallèle avec la névrose : le tabou porte sur des désirs puissants qu'une force extérieure oblige à enterrer dans l'inconscient (refoulement). Par exemple, le tabou de l'inceste correspond au refoulement du désir de posséder sa mère. Il faut distinguer entre les tabous "originaux", et les tabous "secondaires", qui apparaissent quand le subconscient fixe l'intensité du désir originel refoulé sur d'autres objets de remplacement. Ainsi, il y a à l'origine une tension entre un désir fort, et un interdit plus fort encore qui oblige à écarter ce désir de la conscience. Plus le désir est fort, plus le tabou devra être puissant.

Contagion et punition : celui qui a enfreint le tabou devient tabou à son tour : ceci s'explique car il représente une menace pour autrui, puisque lui a laissé émerger son désir inconscient, il devient tentateur, donc contagieux, il fait naître une tension entre deux forces ambivalentes : les autres ont obligatoirement une répulsion consciente très forte pour l'acte tabou, la puissance de cette répulsion étant la garantie de sa capacité à lutter contre le désir inconscient. Les autres vont punir celui qui enfreint le tabou, car ne pas le punir, c'est commencer à dire que ceci peut être acceptable, c'est à dire commencer à baisser la garde des barrières de la conscience.

Formes du tabou : le tabou porte sur des personnes, des lieux ou des objets. Les personnes peuvent en être frappées perpétuellement (chef, roi..) ou à des périodes particulières (règles, puberté, combat...). Les aspects religieux sont probablement postérieurs à l'invention du tabou. De plus, il est probable que certains tabous aient été créés comme protection d'intérêts

particuliers ou comme instrument de régulation sociale.

L'expiation : l'acte tabou peut être expié : ceci prouve que la nature du tabou est renonciation.

Déplacement : il faut distinguer les tabous originels, toujours destinés à réguler une ambivalence de sentiments, et les tabous secondaires, qui interdisent des désirs dont la puissance provient du déplacement induit par l'existence des tabous originels

Tabou du meurtre : même les peuples primitifs, qu'on s'attendrait à découvrir comme sanguinaires, connaissent le "tu ne tueras point". Ainsi, le meurtre d'un ennemi rend souvent le chef de l'expédition tabou pendant de longs mois. Ceci reflète la peur des esprits des morts, qui découle en fait du tabou du mort.

Tabou du mort : le mort est presque toujours tabou, et ses proches le deviennent pendant une période relativement longue. Freud analyse ce tabou comme un instrument psychique permettant le travail du deuil. La personne qui perd un proche est la proie d'un conflit entre sa peine consciente et son plaisir inconscient qui vient de l'assouvissement de son désir de meurtre refoulé. D'où, parallèle avec les névroses, dont les malades sont persuadés qu'ils sont causes de la mort de leurs proches, du fait qu'ils l'ont inconsciemment souhaitée. Le fait de devenir tabou est vécu comme une punition-expiation, qui permet de faire la paix avec son inconscient. Le mort est considéré comme un esprit hostile et puissant : l'hostilité qui lui est attribuée vient sans doute d'une attitude névrotique de culpabilité d'avoir souhaité sa mort. C'est avec le concept psychanalytique de projection qu'il faut comprendre la croyance dans le fait que le mort veut du mal aux vivants.

Tabou du chef : se rapporte au désir que chacun a de tuer le chef pour prendre sa place. Ce tabou prend deux formes : des prescriptions sur les attitudes des sujets envers le chef (évitant la tentation consciente du meurtre), et des impératifs pour le chef (évitant de rendre sa tâche trop enviable). Dans certaines tribus, le sort du chef est extrêmement difficile, et personne ne veut remplir cette fonction.

Conscience morale : Le tabou est un commandement de la conscience morale, cad que quiconque le transgresse est poursuivi par un sentiment de culpabilité aussi naturel qu'inconnu quand à ses origines. L'action du tabou est à deux niveaux : inconsciente (le tu ne tueras point est appuyé par un sentiment d'horreur du meurtre) et consciente (on sait qu'il ne faut pas tuer).

Animisme : Freud distingue trois grandes conceptions historiques du monde : animiste (chaque objet ou être vivant possède une âme) ; religieuse puis scientifique.

L'animisme est lié à des pratiques magiques que Freud analyse comme des symptômes d'une confusion entre la réalité et les représentations psychologiques. "mistaking an ideal connexion for a real one". "Les hommes ont pris par erreur l'ordre de leurs idées pour l'ordre de la nature, et se sont imaginés que puisqu'ils pouvaient contrôler leurs idées, ils pouvaient contrôler la nature." (p.98)

La magie, les tabous, les superstitions sont des moyens de contrôler l'individu, qui sont finalement la preuve d'un début de civilisation. Il ne faut pas les prendre pour ce qu'elles se disent être, ce sont des écrans de la conscience. Le chasseur qui s'inflige une abstinence sexuelle avant l'expédition au nom de superstitions effectue de fait une gestion de ses forces libidinales, puisqu'il va avoir l'occasion de les libérer en tuant. De même, les prescriptions auxquelles sont soumises les femmes pendant leurs règles sont édictées au nom de la crainte superstitieuse du sang. Il faut pourtant bien voir les intentions esthétiques et hygiéniques qui ont dû se dissimuler sous ces déguisements magiques.

Le retour infantile du totémisme : "Plus on se rendait compte que le totémisme représentait une phase normale de toute culture, plus on éprouvait le besoin de le comprendre..." (p.125)

Le totémisme se distingue du fétichisme en ce qu'il porte sur une classe d'objets ou d'être vivants, et non sur un des individus particuliers de cette classe. Il semble qu'à l'origine, les totems sont des animaux. Le totémisme intrigue par ses origines, par son aspect exogame qui

s'exprime comme une prohibition de l'inceste.

"Nous devrions chercher à obtenir une conception à la fois historique et psychologique du totémisme, une conception qui nous éclaire sur les conditions dans lesquelles se sont développées ces singulières institutions et sur les besoins psychiques de l'homme dont elles sont l'expression".

L'origine du totémisme n'a pas d'explication scientifique définitive, mais il existe certaines conjectures. La première est nominaliste : les tribus ont eu le besoin de se différencier en adoptant des noms différents. L'importance psychologique du nom dépasse à l'époque largement le simple symbole : il est partie de l'identité, celui qui a l'ours pour totem sera obligatoirement fort par exemple. De là, le nom est devenu mythique, et, avec l'oubli de l'origine du nom, des mythes explicatifs surgissent : idée de descendance commune du totem, de lien de sang...etc. La seconde classe d'explication est sociologique (Durkheim, 1912). Le totem serait l'emblème choisi par les hommes pour représenter la société, afin d'assouvir leur instinct social, leur tendance à adopter une religion sociale. "Il incarne la collectivité qui est elle l'objet propre du culte. Peut-être les tribus ne se nourrissaient-elles à l'origine que d'une seule espèce d'animaux ou de plante dont elles faisaient commerce ?". Cette thèse contredit cependant les observations qui montrent que les tribus les plus primitives sont les plus omnivores, et n'explique pas comment ces tribus auraient pu en arriver à refuser de manger leur animal préféré. Une autre thèse est tirée de l'observation d'une tribu considérée comme extrêmement primitive : chaque groupe totémique y est chargé d'assurer la reproduction de son totem, et on peut donc voir cette organisation comme un ensemble de coopérative productive destinées à l'échange. Les théories psychologiques : le totem proviendrait du mystère de la procréation : l'objet ou l'animal auquel pense la femme qui se sent devenir mère s'est introduit en elle, et prend forme humaine pour naître. L'homme ne mange pas son totem pour ne pas se manger lui-même.

Origine de l'exogamie : on peut la voir dans la coutume du rapt des femmes, qui aurait son fondement dans la pénurie de femme due notamment au meurtre des enfants de sexe faible. D'autres auteurs voient l'exogamie comme une prévention de l'inceste. Les auteurs ne s'accordent pas sur la nature du lien entre totémisme et exogamie : pour Frazer, le recouvrement des groupes totémiques et exogamique n'est qu'une coïncidence.

Le problème de l'interdiction de l'inceste : Pourquoi l'inceste est-il interdit ? Ellis pense que ceci vient du fait que des personnes de sexe différent vivant ensemble depuis leur enfance construisent des liens qui excluent l'attraction sexuelle (habitude, pas d'attrait de l'objet nouveau..) Westermarck voit dans ce tabou de l'inceste la manifestation psychologique du risque consanguin : Freud dénigre cette idée en avançant que la réalité du risque consanguin (de sa fréquence) est incertaine, et que si le tabou incestueux était d'origine instinctive, il ne se tromperait pas en interdisant les rapports avec un nombre de personnes vivant sous le même toit et sans lien sanguin direct. (les instincts comme la faim ou la peur de toucher le feu montrent que l'instinct va droit au but, sans détours). Frazer oppose instinct et loi, et montre que l'interdit de l'inceste est du domaine de la loi : il en conclut que, puisqu'il n'existe de loi que pour interdire des actions que les hommes ont des tendances à réaliser et que la loi interdisant l'inceste est extrêmement forte, le désir de l'inceste est fort et répandu (par opposition à ceux qui pensent qu'il est inexistant et prohibé par l'instinct).

Meurtre originel : Freud aboutit à un accord avec Frazer sur le point que l'on ignore tout des raisons et de l'origine de la prohibition de l'inceste. Il expose cependant une séduisante conjecture darwinienne. Au départ, les hommes auraient vécu par bande de femelles sous la domination d'un mâle dominant, les enfants mâles étant chassés dès l'âge de procréer. Un jour, les enfants se sont regroupés et ont tué le père (mâle dominant). Puis, chacun voulant les femelles, l'alternative s'est posée entre se battre entre eux, ou poser un tabou général sur les femelles du clan. Cette loi qui concerne au début le clan s'est portée sur le totem après son

introduction.

Freud montre ensuite comment l'animal totem peut être considéré comme la représentation du père (exemple du petit Hans qui a peur des chevaux).

Sacrifices : Le sacrifice régulier de l'animal totem est un fait souvent observé. Il est réalisé par l'ensemble du clan, chacun doit en manger, et l'animal est ensuite pleuré. Freud y voit un rituel marquant la nature paternelle du totem : ce sacrifice est répétition du meurtre originel qui est le lien social principal (le fait que l'on ne puisse tuer le totem qu'en présence de tout le clan et que son meurtre individuel soit puni semble le montrer clairement.) Le totem mort est pleuré : il appartient à un clan au même titre que tous les individus ; et son meurtre marque l'ambivalence des sentiments à son égard.

Fête : Le sacrifice est une fête, c'est à dire un excès permis, une violation solennelle d'un interdit. "Ce n'est pas parce qu'ils se trouvent, en vertu d'une prescription, joyeusement disposés, que les hommes commettent des excès : l'excès fait partie de la nature même de la fête, la disposition joyeuse est produite par la permission accordée de faire ce qui est interdit en temps normal" (p : 162)

"Le repas totémique, qui est peut-être la première fête de l'humanité, serait la reproduction, et comme la fête commémorative de cet acte criminel qui a servi de point de départ à tant de choses : organisation sociale, restriction morale, religion" (p : 163)

Ainsi, le meurtre originel et le totem représentant le père (avec une ambivalence des sentiments haine-jalousie/envie-admiration) permettent de comprendre le système totémique et ses deux tabous principaux (meurtre du totem et inceste totémique) comme la base du lien social des sociétés primitives. Ces deux tabous se trouvent confondus avec les deux désirs réprimés du complexe d'Oedipe : tuer le père, coucher avec sa mère.

Le système totémique marque la contrainte sociale qui prend le dessus de l'ambivalence des sentiments. C'est comme un contrat conclu avec le père : il promet tout ce que l'imagination infantile peut attendre de lui (protection...) en échange de ne pas renouveler sur lui ce qui avait coûté la vie au père réel. "Si le père nous avait traité comme nous traitons le totem, nous n'aurions jamais été tenté de le tuer" (p : 166). "Des traits sont apparus qui resteront attachés à toute religion. La religion totémique est résulté de la conscience de leur culpabilité qu'avait les fils, comme une tentative destinée à étouffer ce sentiment et à obtenir une réconciliation avec le père offensé par une obéissance rétrospective" "La religion totémique ne comprend pas seulement des manifestations de repentir et des tentatives de réconciliation, elle sert aussi à entretenir le souvenir du triomphe remporté sur le père" Le repas totémique est tout à la fois commémoration de cette victoire et réappropriation des qualités du père. Les tendances fraternelles sociales découlent aussi de ce meurtre qui s'est réalisé entre frères fondateurs du nouvel ordre social. Ces tendances découlent naturellement sur le "tu ne tueras pas", gage que la méthode qui a été employé pour détruire l'ancien ordre ne le sera pas pour casser le nouveau.

"La horde paternelle a été remplacée par le clan fraternel, fondé sur les liens du sang. La société repose désormais sur une faute commune, sur un crime commun ; la religion sur le sentiment de culpabilité et le repentir ; la morale sur les nécessités de cette société d'une part, sur le besoin d'expiation fondé sur le sentiment de culpabilité d'autre part." (p : 168)

Religions : On retrouve encore les figures du sacrifice expiatoire et de la participation au repas commun. Le totem serait la première forme substitutive du père, les dieux (apparus ensuite) en étant une forme plus développée, dans laquelle le père retrouve ses attributs humains.

Amour du père : Le meurtre originel a été perpétré par des frères qui avaient chacun l'espoir de remplacer le père. Or, pour permettre la pérennité de la société, chacun a dû faire une croix sur ce désir originel. Le ressentiment s'est donc transformé en soumission à l'idée du père, les frères ne pouvant le devenir, ils se sont efforcés de vivre à sa manière, selon l'image qu'ils s'en

faisaient. Et, ce nouveau lien au père a sans doute été le moteur de la transformation des sociétés matriarcales en sociétés patriarcales. "La famille est devenue une reconstitution de la horde de jadis dans laquelle les pères ont retrouvé une grande partie des droits dont ils avaient jouis dans cette horde" (p : 171). Mais, les constructions religieuses destinées à régler les problèmes posés par l'origine du nouvel ordre social se sont maintenues.

Le christ propose une autre voie pour libérer ses frères du sentiment de culpabilité dû au péché originel : il sacrifie sa propre vie. De plus, la religion chrétienne paufine la réconciliation avec le père en proclamant la renonciation à la femme qui avait été à l'origine (dans l'histoire du paradis chrétien, mais aussi pour l'explication de l'ordre social par le meurtre du père à l'époque de la horde) de la discorde avec le père. Dans le même temps, le fils réalise son désir en devenant lui même Dieu, assis à la droite du père. La religion du fils remplace la religion du père. Dans le même temps, on réinvente l'ancien repas totémique, mais, au lieu de manger l'animal totem représentant le père, on communie avec le corps et le sang du fils, qui seul permet une identification complète.

"Je pourrais terminer (...) en disant que l'on retrouve dans le complexe d'Oedipe les commencements à la fois de la religion, de la morale, de la société et de l'art, et cela en pleine conformité avec le noyau de la psychanalyse qui voit dans ce complexe le noyau de toutes les névroses...." (p : 178).

On peut critiquer ce travail en de nombreux aspects conjecturels : une objection que l'on peut soulever, est que l'idée d'une transmission d'un sentiment de culpabilité suppose l'existence d'une âme collective, hypothèse relativement lourde et non démontrée. Sans âme collective, il ne pourrait cependant exister de tradition ni d'âme des peuples, ce qui est difficile à admettre. Même réprimées, ces dispositions psychiques laissent des traces et peuvent se transmettre héréditairement : "la psychanalyse nous a appris que l'homme possède, dans son activité spirituelle inconsciente, un appareil qui lui permet d'interpréter les réactions des autres, c'est à dire de redresser, de corriger les déformations que ses semblables impriment à l'expression de leurs mouvements affectifs." (p : 182) C'est ainsi qu'une compréhension inconsciente des cérémonies et coutumes a pu véhiculer au cours des générations le souvenir du crime originel et le sentiment de culpabilité qui l'accompagne.

Le névrosé exprime ce sentiment en inventant de nouvelles prescriptions morales, en imaginant de nouvelles restrictions à titre d'expiation ou de prévention contre de futurs méfaits possibles. Mais lorsque nous cherchons les actes qui ont provoqués ces réactions chez le névrosé, nous ne trouvons rien : en effet, elles s'opposent non à des actes, mais à des pulsions. Le sentiment de responsabilité du névrosé repose sur des réalités psychiques et non sur des réalités matérielles. "Chacun des hommes se piquant aujourd'hui d'une moralité supérieure a connu dans son enfance une période de méchanceté, une phase de perversion, préparatoire et annonciatrice de la phase sur-morale postérieure." (p : 184) L'analogie apparaît donc avec le primitif qui, dans une phase originelle, a réellement accompli ce qu'il avait l'intention de faire, et contre la répétition duquel il a dressé différentes barrières que nous avons vues.

La différence est que le névrosé, l'action reste complètement inhibée et totalement remplacée par l'idée. "Le primitif, au contraire, ne connaît pas d'entraves à l'action ; ses idées se transforment immédiatement en actes ; on pourrait même dire que chez lui, l'acte remplace l'idée et, c'est pourquoi (...) nous pouvons risquer cette proposition : Au commencement était l'action"